

Limite vive. Le phénomène des *troubles limites*

Jean-Marc Chavarot

Limite (d'espace, de temps...) : bord (bordure, borne, frange, lisière...), surface, et interface, frontière (seuil, transition, démarcation, espace intermédiaire, à partir d'où on passe dans un autre état, par exemple de l'anxiété à la folie), interdit (limite à ne pas dépasser), extrémité (limite d'un effort, du soutenable, du possible, du pensable), horizon (confins, limbes, là où le connu tend vers l'inconnu, l'ici vers l'au-delà, le fini vers l'infini, ou le néant...)¹.

Plus qu'un état intermédiaire cependant, c'est l'indéfini qui paraît pouvoir caractériser plus spécialement la *limite* en psychopathologie ; non pas tant ce qu'elle délimite ou distingue, mais l'indécis, le flou, l'informe. Un « état » où se dissipent toute définition et toute identité. Plus qu'un *entre-deux*, c'est la *désorientation* même : ni ceci, ni cela, ni ici, ni là, mais quelque part nulle part, lieu sans lieu, où on se perd, où on ne sait plus comment être, où on ne peut plus se situer. C'est donc un état qui déjoue les classifications, plus que désignant leurs interfaces ou leurs interférences. L'indéterminé, plutôt que l'intermédiaire.

Psychanalytiquement parlant, la limite est celle de l'interdit de l'inceste. Les *troubles limites* sont sur cette frontière, en-deçà de laquelle il y a folie, par-delà laquelle il y a névrose et sublimation. C'est pourquoi on en fait quasiment une troisième structure, entre *névrose* et *psychose*, assimilée aux *troubles du comportement* (aperçus eux aussi donc comme étant à *la limite, sur la limite*).

Sous l'influence, semble-t-il, de la psychanalyse, on a ainsi tendance à voir les troubles du comportement (troubles impulsifs, dyssocialité ou psychopathie, perversions ou paraphilies etc.) comme des *troubles limites*, c'est-à-dire des « structures » limites, auxquelles on peut adjoindre certains troubles addictifs (ainsi que l'anorexie mentale, les personnalités schizoïdes etc.), alors qu'à proprement parler il n'y a pas de troubles

1/ *Horizon* est tiré du mot grec *horos*, borne, limite, *horizein*, borner, limiter. La limite s'ouvre ici en perspective. *Confins* (finir avec), a pris le sens de *limite éloignée, extrême, inexplorée*. Les *limbes* sont un état intermédiaire, mais surtout *indéfini*.

comportementaux ou addictifs dans les troubles limites. Les troubles du comportement sont en effet en dépassement des limites (ils sont dans le « passage à l'acte »), là où les troubles limites restent dans l'indéfini, le flottement.

De manière moins systématique, la CIM 10 (Classification Internationale des Troubles Mentaux), parle de *personnalité émotionnellement labile*, avec instabilité de l'humeur, emportements (colères, agressivité), et inconscience (faible sens de la responsabilité), sur deux versants : *impulsif* d'une part (émotivité débordante et emportée, susceptible et réactive), *limite ou border-line* d'autre part (identité incertaine, sentiments de vide, relations « intenses et instables » avec forte dépendance et parfois gestes suicidaires, ce qui rapproche ce type de personnalité des *personnalités dépendantes*). Ces deux versants sont donc mélangés, ou du moins rapprochés, dans une même catégorie.

Or le versant *impulsif* (mais qui en fait caractérise l'ensemble de cette catégorie de troubles), est déjà une forme de réponse, de type *troubles du comportement*, avec un côté irréfléchi et réactionnel. L'*impulsivité* suppose un franchissement de la limite, et est déjà ainsi une forme de *Résolution* du trouble.

Les *personnalités limites* ne sont pas de ce type. De par la vivacité de leur sensibilité, elles sont plutôt réfléchies et prudentes, et elles redoutent les dissensions et les conflits. Elles sont donc certes émotives, mais ni impulsives, ni réactives, ni agressives. Elles ne sont pas primesautières. Les moments critiques ne se résolvent pas dans le passage à l'acte, mais sont purement anxieux et dépersonnalisants. Ils dépouillent la personne de toute défense, plutôt que de se manifester par de la frustration, de l'impatience et de la colère.

Pour comprendre les situations et les *personnalités limites*, il faut se placer avant même toute forme de « structuration ». Avant même toute « forme ». La sensibilité « limite » est à comprendre comme telle, avant sa transformation en phobie, obsession et compulsion, dissociation, impulsivité, dyssocialité, addiction... Elle peut se retrouver au fond de tous ces troubles, et en avoir aussi elle-même certains aspects, de manière polymorphe. Elle s'apparente sans doute aux *troubles anxieux généralisés*, par le côté relativement informel de l'anxiété (et le fond de dépersonnalisation qu'on retrouve dans toute angoisse). Mais l'émotivité dans les troubles limites est vive, l'identité flottante, l'angoisse dépersonnalisante et déréalisante. Ce qui les caractérise, on pourrait presque dire *par définition*, c'est l'absence de structuration, le flottement de la personnalité, le désarroi des sentiments, l'impression d'être démunis, la désorientation affective...

« Nous n'occupons pas le point d'origine d'une perspective, ni le point surplombant d'une axonomie, mais nous touchons de tous côtés, notre regard touche de tous côtés à ses limites, c'est-à-dire à la fois indistincte-

ment et indécidablement, à la finitude ainsi exposée de l'univers et à l'infini intangible du bord externe de la limite. *Vision*, désormais, de la limite, c'est-à-dire *vision à la limite* – selon la logique de la limite en général : y toucher c'est la passer, la passer, c'est ne plus toucher l'autre bord. La limite illimitée le passage à la limite (...), dans lequel le à croise toutes les valeurs de *l'à-même* et de *l'au-delà*, du à travers et du *le long de...* »².

Quel sens a de parler de *limite* (supposant donc le *sans limite*, et le *passage à la limite*, le *tangible* et *l'intangible* etc.), à propos de la *psyché*, à propos de *troubles psychiques* ? Quelle serait la *limite* de la *psyché* (troubles limites, troubles limités, troubles illimités...) ? Car elle n'a pas de limite, mais est plutôt, constamment, à la limite d'elle-même (contact, affectivité, conscience, connaissance...). Elle est son propre bord, son propre abord : sa propre épreuve, sa propre invention, son propre événement... L'existence est au à d'elle-même (soi-autre). Elle est tout à son propre mouvement, qui se donne au fur et à mesure de lui-même. Elle est cette situation fluente, *finie et infinie, limitée et illimitée, rythmique et arythmique*... Et donc dans la *clarté* et le *trouble* d'elle-même.

Le phénomène des *troubles limites* est celui de la sensibilité même, s'éprouvant livrée à elle-même, décontenancée par elle-même, débordée par elle-même, jusqu'à l'angoisse, la panique, l'effroi. Les troubles limites manifestent la sensibilité vive et nue, désarmée devant les choses. Ils parlent de la sensibilité, ouverte aux choses (au monde), parce qu'engagée en elles (dans le monde). Ils parlent de l'existence, tout au risque d'elle-même, dans et par sa vulnérabilité même. *Limite*, sans frontière à proprement parler, parce que tout à son propre mouvement, *parmi* les choses (monde au monde, monde tout à sa propre manifestation).

Toute vie humaine (toute vie, mais par excellence la vie humaine), est ainsi à la *limite*. Toute existence, pour être existence, apparaît à la *limite* d'elle-même. La sensibilité, exposée pour être *sensibilité*, est toujours à nu.

1. Hyper-émotivité

Si on considère que la discordance (la schize) est l'éparpillement de la parole, de l'identité, de l'intelligence, par dépassement ou effondrement de la « limite » du vivable, du soutenable, de l'assumable (à quoi répond déjà le délire), la *limite* est peut-être l'existence même, en tant qu'elle est toujours au « bord » de la folie (de l'éclatement de la relation, de l'identité, du monde). Elle est cette sensation même, sans pour autant « sombrer » dans la folie.

Il n'y a pas à proprement parler de *discordance* dans les troubles limites (de « schize »), ni même d'amorce de discordance, mais une *recherche* (angoissée) de *concordance* (dans la relation, l'identité, la société...), dans un monde perçu dans sa cruauté, sa violence, son péril. Pas de

2/ J.-L. Nancy, *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 61-67.

« scission » de la personnalité, mais une sensibilité désemparée devant les choses. Un sentiment aigu de leur fragilité.

Les personnalités *limites* sont *hyperémotives*. S'il y a un élément qui les caractérise vraiment, c'est cette émotionnalité débordante (joie, tristesse, angoisse), qui les emporte dans ses turbulences, ce qui fait poser parfois le diagnostic de *troubles bipolaires à cycles rapides* ou de *troubles bipolaires mixtes* ; mais l'hyper-émotivité n'est pas la *dépression* ou l'*exaltation* de l'humeur, même si dans ce trouble il peut y avoir des éléments de *dysthymie* et de *cyclothymie*. C'est la sensibilité qui est vive, livrée aux bouleversements et aux turbulences de l'existence. Plus que dépressives ou exaltées, ces personnes ont le sentiment d'être débordées par l'existence, ballottées par elle, emportées, sans pouvoir y prendre vraiment pied. Elles sont éminemment impressionnables. Elles vivent dans une désorientation affective vive. Elles sont déconcertées par la vie. Dans une sensation aiguë de vulnérabilité. Un sentiment d'être perdues dans l'existence et la société, exposées à tous les dangers, inadaptées, inconsistentes. *Tumulte des émotions, effritement, panique, vide, absorption, rien ne paraît stable*³. Elles s'éprouvent livrées au monde sans défense, incapables de vivre dans la confiance et l'insouciance, fragiles. Elles ne se trouvent pas en phase avec la vie. Elles évoluent dans l'insécurité d'une existence qu'elles sentent perpétuellement vacillante.

Leur identité est peu assurée. La personne vit dans une anxiété qui peut prendre des formes dépersonnalisantes et déréalisantes. Elle cherche une unité avec elle-même, un accord avec les autres, un sentiment apaisé des choses, toujours introuvables. Elle ne se sent assurée de rien, et en premier lieu de rien moins qu'elle-même : *elle se sent embarrassée par elle-même, gênée par son propre corps, désemparée devant les autres. Elle a l'impression que tout le monde est sûr de soi, adapté, intelligent, tandis qu'elle est dans l'inquiétude, l'appréhension et le doute*. Elle ne peut se reposer sur elle-même, sur une identité reconnue et un sentiment apaisé.

Il y a ainsi le plus souvent dépendance des proches. Les relations affectives sont intenses et exclusives. L'attachement aux autres vital. Les passions amoureuses dévorantes. Les désaccords et les conflits tragiques. La séparation est impensable. Elle est vécue comme un néant. Le vide de la solitude paraît épouvantable. Il faudrait que les liens aux autres soient sûrs, stables, inébranlables. Il faudrait être assuré de leur affection et de leur présence de manière quasi permanente. Il y a toujours la hanse d'être délaissé ou qu'il arrive malheur, et d'être ainsi précipité dans l'anéantissement. *Ne pas être seul, avoir avec l'autre un lien intime, être suffisamment proche de l'autre pour ne pas se sentir séparé, être dans le ventre de sa mère dans une liaison sans distance, à l'abri du monde sauvage, barbare, cruel...*

3/ Les phrases en italiques renvoient aux propos d'analysants, voir les *fragments d'analyse* à la fin de cette étude.

Souvent donc la personne cherche à demeurer dans l'environnement d'un univers familial, amoureux, amical, qui la protège des bouleversements de l'existence sociale, mais qui peut aussi l'étouffer et devenir insupportable, d'autant qu'elle rencontre parfois des personnes assurées et directives, voire manipulatrices, qui lui donnent le sentiment d'être protégée et guidée, mais lui font perdre davantage sa fragile identité.

La personne a du mal à se situer devant les autres, elle se sent perdue, sans défense, sans savoir, défaite par le moindre doute, la moindre difficulté, le moindre conflit, toujours dans la honte, la culpabilité, l'indécision. Elle a le sentiment de ne jamais avoir une place dans la société, d'être toujours déplacée. Elle est toujours dans l'embarras d'elle-même.

La bienveillance des autres est indispensable, leur distance et leur jugement redoutables : *il se sent rejeté pour peu qu'il ne se sente pas accepté ; il perd alors toute contenance, il perd la parole et l'esprit, il ne sait plus comment être... S'il ne se sent pas apprécié, il disparaît, il a peur du regard des autres, comme s'il ne pouvait être que négatif, et à ce moment-là, il n'a plus d'être, plus de présence.*

Mais tout aussi bien leur trop grande sollicitude peut être déstabilisante, envahissante, étouffante, parce que ne laissant pas d'espace à l'existence. *Flou des limites. Angoisse de l'abandon et de l'absence. Il se sentait par rapport à ses parents ou seul ou dépendant. Dans les moments de séparation il avait l'impression que tout s'effritait. Aujourd'hui il panique s'il ne retrouve pas ce lien (dans ses relations amoureuses), mais aussi s'il le retrouve (parce qu'il est trop étouffant). Il était dans la double nécessité d'être près d'eux et d'être ailleurs.*

Ce trouble est sentiment de l'existence exposée à l'existence, au cœur de la société. Il parle de l'existence, en sa situation : le sentiment d'être livré au monde, dans la vulnérabilité. Il parle de l'être sensible. De l'événement de l'être comme pure exposition. De la cruauté et de la violence de cette situation. De sa monstruosité tout aussi bien. De son étrangeté. De sa violence. De cette situation proprement humaine, où la vie paraît étrange à elle-même, et cruelle, et engagée dans cette étrangeté et cette cruauté de manière purement sensible. Telle est la question de la limite, du trouble limite.

Ce trouble apparaît alors sans doute au cœur de tous les troubles, c'est-à-dire de la question de la condition humaine : tout trouble est question existentielle, et ici par excellence de manière dépouillée, égarée, désemparée. C'est un pur *trouble* devant les choses. Le trouble même. La conscience même, avant peut-être tout ressaisissement dans une identité, une place, une affirmation. La sensibilité nue. L'existence dans le sentiment de sa nudité, de sa dérision, de son exposition, avant toute forme d'assurance et de certitude. Réceptivité dépouillée au monde. Ouverture tremblante à la vie. Fragilité sans doute, mais qui est la fragilité même de l'être-au-monde.

2. Angoisse de dépersonnalisation-déréalisation

L'angoisse nous étreint, nous paralyse, nous panique, nous obsède, nous dissocie. Elle nous plonge dans la *dépersonnalisation* : elle dissout notre personnalité, elle nous désunit. Toute angoisse est plus ou moins dépersonnalisante.

L'angoisse de dépersonnalisation-déréalisation, dans ses manifestations les plus critiques, est une angoisse paroxystique, où prédomine cette dissolution. L'existence s'égare, se disperse, s'irréalise, devient étrange. Le monde se *déréalise*. Le vécu corporel se modifie. C'est un état *modifié de conscience* de nature anxieuse. Un état *limite*.

L'angoisse de dépersonnalisation-déréalisation apparaît comme une angoisse de déréliction intense. L'existence est livrée à l'étrangeté de sa condition. Il y a rupture de toute familiarité avec les choses. L'être ne coïncide plus avec l'être, comme si s'opérait une forme de *dissociation* (mais sans sauvegarde de soi dans le *théâtre du monde*, comme dans les *troubles dissociatifs*), et de *dissolution* (mais sans la *reprise de soi* dans une mise en ordre, comme dans les *troubles obsessionnels-compulsifs*)⁴.

Ce sentiment de déréliction est l'existence dans sa relation à soi comme à l'autre et au monde. L'angoisse de dépersonnalisation est expérience émotionnelle de l'étrangeté de l'exister. Elle est angoisse nue.

L'angoisse de dépersonnalisation-déréalisation est un état *modifié de conscience* immédiatement généré par l'angoisse. La personne est emportée par une anxiété qui la dérobe à elle-même. Elle n'éprouve plus ses impressions habituelles qui sont tout d'un coup *modifiées* comme si elle changeait de dimension. Elle se sent projetée dans un environnement soudainement différent et insolite. Le sentiment est absorbé dans l'étrangeté des impressions. Le temps fuit ou s'immobilise. L'espace se dilate ou se rétrécit. L'identité se disperse. Elle se dissout, se dissipe dans le flottement, la confusion, la panique... Le corps s'éprouve dans la rétraction, la pétrification, l'agitation, les tremblements, dans la fragilité, l'inconsistance, l'expansion, les déformations, la monstruosité, dans des illusions ou des hallucinations céphaliques. L'être se dédouble, jusqu'à l'impression d'être hors de soi (*transe écsomatique*), de se voir à côté de soi (*héautoscopie*), de vivre de manière automatique (*hallucinations psychiques*)...

La personne n'est pas délirante : elle se sait dans un état inhabituel, qui la saisit et l'effraie d'autant plus. Elle fait effort pour retrouver des impressions congruentes, « normales », tant le sentiment de dépersonnalisation précipite dans la peur de la folie ou de la mort. Elle cherche une issue à cet état, à s'ancrer dans la « réalité ». Elle cherche une sécurité.

4/ En bref (mais c'est un autre débat), on peut considérer que les troubles phobiques, les troubles obsessionnels-compulsifs, les troubles dissociatifs..., sont sur fond « limite », mais trouvant réponse dans des formes qui en focalisent la question affective, la question vive.

Ce sentiment de dépersonnalisation et de déréalisation peut surgir dans des moments d'inquiétude ou d'anxiété ou d'attente, de transition, de vide... Mais parfois aussi spontanément, en dehors de tout paroxysme anxieux, sans motif ou circonstance bien caractéristique. La personne éprouve un détachement de soi et du monde, une étrangeté ou une irréalité de l'existence, elle a l'impression de vivre comme dans un rêve, parfois avec des illusions ou des hallucinations... Elle a la sensation soudaine de vivre dans un « état second », de flottement, d'automatisme, d'onirisme : *elle doute parfois de la réalité des choses, de sa réalité, de sa vie. Elle ne sait plus si elle est morte ou vivante, si elle vit réellement ou si c'est un rêve, elle cherche une preuve de son existence, elle se concentre pour retrouver la réalité*. Ou encore : *elle vit des états seconds, où elle se sent perdue, ailleurs, absente, inatteignable, en suspens, dans un état où il ne se passe rien, où tout se neutralise, où tout semble mort*. Ou encore : *il a l'impression que les choses et lui-même ne sont qu'imaginés, rêvés. Il faut qu'il se resitue en permanence pour s'ancrer dans la réalité...*

Mais que l'anxiété soit débordante ou pas, l'expérience est la même, celle d'une conscience précipitée dans l'étrangeté et l'irréalité : *à certains moments, il se demande s'il est dans le rêve ou dans la réalité, il a l'impression de vivre dans un monde d'illusions, il vit les choses comme dans un espace virtuel, il se détache de lui-même et se vit à la troisième personne, comme s'il était autre que lui-même*.

Le rapport à soi n'est pas forcément évident. Il ne coule pas de source. Notre « nature » n'est absolument pas « naturelle » (il n'y a pas de « nature », sinon étrange à elle-même ; il n'y a pas « d'évidence naturelle ») : il n'est pas « évident » d'être ainsi plutôt qu'autrement, ici plutôt qu'ailleurs, dans cette identité plutôt qu'une autre, ce destin plutôt qu'un autre... Nous y sommes, mais avec le sentiment que nous pourrions tout aussi bien n'y être pas. Avec le sentiment d'une contingence radicale de notre état (*je ne suis pas ce que je suis, je suis ce que je ne suis pas*)⁵.

C'est précisément cette question qui vient (entre autres) dans les troubles limites. Le sentiment aigu de la contingence de l'existence⁶ est à la *limite*, là où nous ne sommes plus enveloppés dans le monde habituel, le monde des « évidences », mais où nous évoluons dans l'épreuve et la question de l'existence. Ici cette question est éminemment affective. Elle procède du sentiment vif d'une sensibilité qui s'éprouve dans la déréliction : totalement vouée au monde qu'elle ouvre pourtant, livrée à lui tout en en procédant, exilée en lui tout en y ayant son site. Vie absolument aban-

5/ Voir J.-P. Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943 qui en fait une caractéristique de l'*existence*, mais qui est sans doute extensible à toute vie. Mais l'*existant* qu'est l'homme porte cette inventivité de la vie par elle-même à son propre...

6/ Ce qui est un thème éminemment existentialiste, aussi bien dans l'idée d'*ex-sistence*, que dans celle de *situation*, comme par exemple l'angoisse du néant qui imprègne Roquentin dans *La nausée* de Sartre, roman éminemment de la *limite*.

donnée à elle-même, à son propre événement et à sa propre invention. L'angoisse de dépersonnalisation-déréalisation est cette situation.

3. L'existence exposée

Toute émotion est manifestation de l'existence, dans ses variations comme dans ses contrastes. Elle manifeste cette réalité affective que nous sommes dans sa nudité. La joie, la tristesse, l'angoisse, dénudent. Sont la nudité, la psyché. En ce sens l'affectivité est toujours « limite », c'est à dire exposée, de l'impression la plus ténue, à la plus intense. Tout affect manifeste cette situation que nous sommes à même la sensibilité, comme sensibilité.

Il n'y a pas de perception distanciée, ni de cognition simplement intellectuelle, ni d'attention objective, mais toujours d'abord engagement sensible au monde, impressionnel et émotionnel, sur fond de quoi seulement peut se détacher la chose, l'idée, le jugement : toute connaissance est d'abord sensible.

Dans les *troubles limites*, l'existence sensible est rendue en quelque sorte à son flottement originel. Elle n'est pas fixée dans des identifications et des rôles, mais désirante et exposée, *in statu nascendi*.

La *limite* est d'abord celle de la naissance : l'être exposé, la sensibilité nue, la première détresse, qui trouve une orientation dans la relation sensori-affective à autrui. Elle est la naissance de la vie à elle-même que nous sommes à chaque instant. L'auto-hétéro-engendrement de la vie par elle-même, qui est la vie-même. Son improbable et fugitif événement, qui se constitue en automatismes et habitudes, et à quoi l'existence est plus ou moins brutalement ramenée à chaque moment critique. Les temps limites de l'existence sont des moments de vacillement du monde.

La réponse à ces moments limites ou critiques, en particulier dans l'inquiétude et l'anxiété, est, de manière quasiment physiologique (c'est-à-dire encore psychique) de s'ancrer dans le quotidien, la stabilité, la sécurité. L'être tend à retrouver un équilibre en s'appuyant sur le connu. La vie tend à se ressaisir dans des habitudes, à se retrouver dans des repères, à se re-familiariser avec les choses. « Nous nommons *quotidianisation*, dit Bruce Bégout, ce processus d'aménagement matériel du monde incertain en un milieu fréquentable, ce travail de dépassement de la misère originelle de notre condition par la création de formes de vie familiaires. C'est essentiellement cette force d'instaurer des espaces de vie immunisés, où l'expérience humaine se met à l'abri, derrière le mur invisible de la familiarité, de l'étrangeté silencieuse et glaciale de l'*Apeiron* »⁷. Ce que ce mou-

7/ B. Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, p. 313. « Le processus de quotidianisation a pour seule et unique finalité de produire un monde sûr et hospitalier. Il y parvient en modelant l'espace, le temps et la causalité selon les critères de la sécurité et de la familiarité (...). Il faut dès lors concevoir la genèse passive du monde quotidien comme cette création de formes de vie qui, recouvrant l'abîme originel,

vement de *quotidianisation* révèle est non pas la « normalité » du monde quotidien, sa raison, sa sagesse, mais bien « l'abîme » qu'il recouvre, ou plutôt qui est son lieu. Le trouble ici est sentiment de cet abîme qui fait le fond sans fond de l'existence possible.

L'abîme n'apparaît pas pour autant comme la vérité d'un quotidien qui ne serait qu'erreur et qu'errance, mais le lieu sans lieu de son événement, de son invention, de son évolution. L'effroi, la détresse, le désarroi, viennent de ce sentiment même, sont ce sentiment même, d'une existence naissant, éprouvant, mourant sur le fond sans fond de sa propre dérive.

Nous sommes dans cette situation de crise permanente⁸. La stabilité du quotidien n'est qu'apparente. Nous nous y reposons pour exister, alors même que l'existence est dans le mouvement d'une transformation permanente, qui ne se soutient que d'elle-même, ne procède que d'elle-même, ne va qu'à elle-même, c'est-à-dire à rien, que la fugitivité vive de sa propre manifestation.

C'est le débordement de l'étrange sur le connu qui fait le trouble, comme dans l'angoisse du bébé devant un visage non-familier. A ce moment-là le monde se défait, perd sa forme, et l'être se dépersonalise. L'aven-

objectivent l'existence humaine dans des manières de vivre, des territoires et des lois, des objets et des attitudes particuliers. Ni innées ni *a priori*, ces structures générales du monde quotidien découlent seulement du processus de quotidianisation. Elles représentent son résultat formel. Car la familiarisation ne produit pas simplement une croyance spécifique – l'évidence naturelle – elle engendre aussi des formes de vie tout à fait spécifique. » (*ibid.*, p. 407). Bégout distingue *inquiétude originelle*, intimement liée à ce processus de quotidianisation ou de domestication, angoisse, fissure du tissu du quotidien, et anxiété, sentiment de fragilité de ce tissu (voir p. 322-323). Le sentiment d'étrangeté, au sein du familier même, procède de l'ébranlement et de l'échec de ce processus et de la résurgence d'une inquiétude moins ontologique donc que modale, p. 443-447.

8/ La crise est rupture de l'ontique qui se dérobe, dit Henry Maldiney, et irruption du pathique. Crise d'identité, où se révèle l'existence – l'être en soi hors de soi – qui est toujours événement, épreuve. « Le bouleversement est inhérent à l'impression originaire, et non pas une conséquence ou un effet à terme de moments conscients ou inconscients ». Pas de séparation de l'événement et du sens (accident, catastrophe, terreur...), « la dimension même du sens est impliquée dans l'existence (...) Un événement n'affecte l'existant que comme événement de l'existence ». « Déchirure de la trame de l'étant » où s'ouvre l'existence à son événement, non pas donc comme possibilité (« l'événement n'est pas en mon pouvoir »), mais « excédant toute prise ». Voir *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Millon, 1991, p. 120-124, 214-216, 261, 268-269, 314-315, 321-323. C'est dans la crise que l'existence s'expose ou se dérobe à elle-même. Or « la marque du pathologique, dit Maldiney, n'est pas la crise mais son impossibilité », ou l'impossibilité de sa transformation créative, de sa résolution (*krisis*) (voir *Existence, crise et création*, La Versanne, Encre marine, 2000, p. 73-74, 91-93). Faire de « l'impossibilité de la crise » la « marque du pathologique », est bien sûr tout à fait contestable. Car la crise peut être débordée par elle-même, et se fixer dans son aporie. Ce qui est vécu dans les *troubles limites*, c'est précisément l'existence en crise (et non pas précisément son impossibilité), sans résolution possible. L'existence à la *limite* est désemparée. Mais souvent aussi créative par là-même : les personnes dans ce type de troubles sont souvent éminemment créatives.

ture de l'existence suppose un mouvement d'orientation dans l'instable, toujours au risque d'y être submergé. L'orientation s'opère au cœur du chaotique⁹.

Le trouble (l'émotion) est le débordement du stable par l'instable, la conscience vive de l'équilibre *métastable* (Simondon) de l'existence. Non pas donc l'assurance du mouvement affectif (nécessaire sans doute, mais déjà toujours périlleuse et futile, toujours déjà présomptueuse), mais son exposition (Nancy)¹⁰.

Il nous est fondamentalement incompréhensible d'être ici, ainsi, en ce temps-ci. Et d'être soi plutôt qu'un autre : *cette personne-ci plutôt que cette personne-là, dans telle histoire plutôt qu'une autre...* L'existence nous apparaît à la fois irrécusable (impossible de sortir de soi) et hasardeuse (gratuite, contingente, injustifiable), grave (parce que sensible et unique, chaque fois singulière et exceptionnelle) et futile (exposée au moindre accident, et de toute façon mortelle), elle-même (je ne puis être autre que moi) et autre (je suis sans cesse autre que moi), dans la nécessité (de l'organisation de mon organisme) et la contingence (de cette organisation même et de mon existence) : *dans ce corps-là, cette apparence, cette situation, ici plutôt qu'ailleurs, dans ce monde-ci plutôt qu'un autre, parmi ces gens plutôt que d'autres.* Question de l'existence comme pur rapport à soi, qui n'est donc jamais ceci ou cela, mais son mouvement affectif et inventif...

Non seulement notre personnalité est sans essence, mais elle n'est jamais construite. Elle se défait à chaque instant, et se refait dans l'actualité de nos gestes, de nos actes, de nos rencontres. Même dans le prolon-

9/ Cette « inquiétante étrangeté » est différente de ce que Masahiro Mori a schématisé en « vallée de l'étrange » : le sentiment de malaise qui nous saisit quand nous sommes devant des représentations humaines trop réalistes (poupées de cire, robots humanoïdes, prothèses de main mimant la chair, voix artificielles...). Le bébé qui voit un visage qu'il ne reconnaît pas plonge aussi dans la « vallée de l'étrange », mais c'est sans doute « l'étrangèreté » de l'existence dans son phénomène pur (la fragilité même de toute forme de reconnaissance). Alors que ce qui est éprouvé par « l'interlocuteur » d'un robot humanoïde, c'est l'étrangeté de l'existence-machine, sans doute trop proche de notre propre existence-machine, mais surtout détournant et pervertissant le sens même de la relation interlocutive, *machinée*.

10/ Quelqu'un « c'est d'abord moins un être-présent, qu'une présence engagée – peut-être d'abord engagée à rien d'autre qu'à être *ici*, exposée *là* ». L'être exposé, le monde. Chaque *un* est la fin de la venue sans fin du sens. Chaque *un* est eschatologique. Ce qui est présenté en chacun, c'est la venue même, ce qui est exposé, c'est l'exposition même, voir J.-L. Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 114-121. Le sens, la nudité de l'exister, (voir *idem*, p. 189-212). Le malheur est sans phrase, hors signification, aussi insignifiant que la joie, sens pur, sans salut, et ainsi seulement précisément sens, sans signification, pure exposition (voir *idem*, p. 217-231). Ce qui naît c'est l'être en tant que rien ne le pose et que tout l'expose (voir *idem*, p. 243-246). Cette même « idée » se retrouve par exemple chez Emmanuel Lévinas, comme *autrement qu'être, désir de l'infini, exposition à autrui (au visage comme parole d'avant toute parole)*. Ainsi aussi le pathique de l'événement de l'existence ou de la rencontre, chez Henry Maldiney etc.

gement d'une histoire où elle prend *corps*, se fixe même en *automatismes*, parfois envahissants et contraignants, résistants, l'existence paraît sans cesse instable. L'évidence apparente du monde est toujours bouleversée. Fondamentalement, et énigmatiquement, il n'y a pas d'évidence à l'existence. Nous nous redécouvrons tous les jours dans nos aptitudes, qui sont toujours fragiles, que nous perdons momentanément parfois pour peu que nous soyons déstabilisés par quelques circonstances. *Parfois elle n'arrive plus à parler tellement elle se sent confuse, comme si elle perdait tous ses moyens (sa mémoire, son intelligence, ses connaissances...), et ne savait plus être...*

L'existence est sans essence, contingente, instable, exposée. Elle est à la limite d'elle-même, dans le mouvement de sa propre invention vive, toujours au péril d'elle-même. Tout se passe comme si la vulnérabilité en faisait son cœur. Tel est le sentiment dominant des *troubles limites*.

Nous sommes toujours plus ou moins dans la dépersonnalisation qui est la dimension même de notre vie sensible, sur laquelle s'édifie et s'efface toute « personnalité », c'est-à-dire toute façon de s'éprouver et de s'inventer (non pas *illusion* de l'être, mais *invention*).

L'émotivité des troubles *limites*, dans ses moments dépersonnalisants et déréalisants, peut être considérée comme au fond de tous les troubles, parce que chacun à sa façon touche à la limite de l'existence (ou s'y abîme comme dans les troubles schizophréniques). Chacun touche à la question de sa propre désorientation, non pas seulement conjoncturelle (constitutionnelle ou traumatique), mais existentielle (relevant de l'existence même). Question du fugitif, de l'étrange, du chaotique, du dissociatif comme lieu même du surgissement d'un monde. Toute la psychopathologie de l'existence peut-être ramenée à cette question vive de notre sensibilité. Il y a une vérité de l'émotion, qui est celle de la vie même. Elle est dans l'*a priori* de sa propre invention.

Le trouble manifeste l'existence sensible que nous sommes. Être à la *limite*, c'est-à-dire au cœur de la vivacité de cette sensibilité même, est toucher à la question de l'existence dans sa vivacité même. La question de l'existence se joue à même les bouleversements de sa passion.

4. L'existence à la limite

La *limite* est le *lieu* même de toute inspiration et transformation. Elle est à la source de toutes les métamorphoses de la conscience. C'est un lieu inhabituel, inaccoutumé, insolite, transportant l'être à la fois hors de lui-même et en lui-même (sa trans-immanence – Nancy). En ce sens, elle n'est pas un *bord*, mais un *seuil*, au cœur même de la vie, au cœur même de son événement : le passage même, perpétuel, de la vie vers elle-même, tout à elle-même. Ou encore *l'ex-périence*. Le *contact*, la *connaissance*... La limite est l'actualité même du mouvement de l'existence, vers elle-même.

C'est la porte à double battant (de la Nuit et du Jour) du Poème de Parménide, la désillusion et l'éblouissement précédant la contemplation du Bien dans la métaphore de la caverne de Platon, le doute de Descartes conduisant à la certitude nue de la pensée et de l'être, le désir de l'infini de Spinoza, le sentiment de l'existence de Rousseau, le vertige du fini et de l'infini de Kierkegaard, la suspension du jugement et la question en retour de Husserl, l'événement de l'existence de Heidegger, Sartre, Maldiney... La vie vient à elle-même dans l'éénigme de son étrangeté, le mystère de son événement, *qu'elle est* (ce n'est pas une question extérieure à elle).

Cette limite fluente de l'existence, trans-immanente, est aussi la *transe*, c'est-à-dire tous ces états où la conscience est absorbée dans ses impressions (« ailleurs », mais jamais autant « là ») : conscience de rêve (par exemple chamanique), inspiration poétique, passion amoureuse, extase mystique etc.¹¹ Tous ces états où l'être est à la fois en lui-même et hors de lui-même. Tout à ses impressions, trans-subjectives.

L'angoisse de dépersonnalisation est cette limite, vécue dans l'intensité de son bouleversement. Elle est la sensibilité même, vive et démunie, qui cherche, à partir d'elle-même, une orientation, c'est-à-dire non pas seulement une sécurité, mais un sens, qu'elle est déjà, mais précisément démunie.

Être à la limite, c'est précisément être au bouleversement même de l'événement de l'être, qui ici se donne dans l'angoisse : sentiment d'une vie purement livrée à elle-même, ne reposant que sur elle-même, irréductible à quoi que ce soit, exposée. L'angoisse est sentiment critique de l'existence, qu'elle dépouille de tout masque, et révèle dans sa nudité. La vie s'apparaît à elle-même étrange, cruelle, monstrueuse. Elle est tout à son événement improbable et incompréhensible, où l'homme existe dans la joie et la détresse. L'angoisse précipite dans l'insolite de l'existence, son caractère déroutant et bouleversant, son effroi, sa terreur, son horreur...

La limite, dans la philosophie de Martin Heidegger, est l'angoisse de déréliction qui révèle l'être même (est l'être même), non pas comme « stance », mais comme « ex-sistance », « ex-stase », comme événement. Mais l'angoisse est toujours subjective, et Heidegger tend à faire disparaître la personne (le sujet) dans l'anonymat de l'être. Il neutralise le sujet¹². Il neutralise aussi le *trouble* comme *question* (pathologie d'un *da-sein* égaré

11/ On suit ici la typologie platonicienne des états de transe, dans *Phèdre* en particulier, où il est parlé de *mania* (transe) *erōtikè* (érotique, amoureuse), *poiètikè* (poétique, artistique, inventive), *mantikè* (divinatoire, prophétique), *telestikè* (initiatique, mystique, extatique). Il existe une multiplicité de considérations et de classifications des « états modifiés de conscience », mais ce n'est pas ici le propos. Ce qui est à retenir ici est que ces états de *transe* (*inspiration*, *méditation*, *passion* etc.) sont des états limites, où l'existence est portée à son sentiment et son éprouve, se laisse porter et emporter par ses propres impressions.

12/ Comme les courants structuralistes, dont freudo-lacaniens.

dans *l'oubli de l'être*). Or il n'y a pas d'angoisse, disons, véritable, différente de l'angoisse, disons, *pathologique*.

Martin Heidegger (suivi en cela par Jean Beaufret : l'angoisse du néant de l'existence « n'a évidemment guère de commun que le nom avec le trouble (...) dont la psychologie peut étudier les symptômes et définir l'étiologie »¹³), distingue angoisse qu'on peut dire *existentielle* et angoisse *pathologique*, l'une étant résolue, l'autre captive, l'une étant libre, l'autre aliénée. L'angoisse dans sa dimension de révélation (*effroi de l'infini*, *vertige de la liberté*, *instance dans le rien*, *angoisse de déréliction*, etc.) est privilégiée, au détriment de *l'angoisse paroxystique*, de *l'angoisse hypochondriaque*, de *l'anxiété sociale* etc. rabattues sur une phénoménologie de *l'inauthenticité* ou de *l'irrésolution*... Pourtant là aussi, de manière cruciale, se révèle et est en question l'existence, non pas certes comme *angoisse sereine* ou *extatique*, mais bien comme *inhibition*, *constriction*, *tremblement*, *panique*... L'angoisse ici déborde l'existence, l'enveloppe, la saisit, la défait. Elle n'en est pas moins, dans ce débordement, cette invasion, ce saisissement, et précisément par là même : *question*, *mise en question*. L'existence est toujours à la limite d'elle-même, c'est-à-dire à la limite du recevable, du soutenable, du vivable (précipitant parfois dans le chaos de la *schize*, dans l'effondrement de la *mélancolie*). Là où toute sérénité est dépassée, il y a précisément *mise en question*. *L'ex-sistance in-sistante du trouble* n'est pas *l'oubli* ou la *déchéance*, la *fuite* ou le *mensonge* (Sartre), la *faillite* ou la *fermeture*...¹⁴, mais la *forme aporétique* que prend l'événement de l'existence, c'est-à-dire encore *sa question*. C'est *l'aporie de l'existence même* qui rive la question sur elle-même, l'englue, l'absorbe, jusque dans la discordance et le délire. Un *symptôme psychique* est une mise en cause de l'existence par l'existence, buttant sur son impasse. Il parle du tourment de l'existence qui brouille toute voie possible, désorientante de manière radicale, absorbe dans le non-sens. C'est précisément parce qu'il est question aporétique qu'il a cette insistance. Il ne masque pas l'existence, mais au contraire en révèle à sa façon la réalité brutale, qui peut être violente, destructrice, chaotique, invivable. Il en est la passion.

Les troubles limites sont moins cependant « symptômes » (réponses plus ou moins aporétiques à l'aporie de la question), que « l'angoisse de déréliction » même. L'existence désemparée. L'existence dans son désar-

13/ J. Beaufret, « Introduction à la lecture du Poème de Parménide », dans *Parménide. Le poème*, Paris, PUF, 1955, rééd. « Quadrige », p. 50.

14/ Ludwig Binswanger et Henry Maldiney vont dans le même sens : processus de « mondanéisation » (existence angoissée qui s'accroche au monde), ce qui empêche une angoisse « authentique », une « temporalité », une histoire ; la personne se fixe et s'absorbe sur le « thème », plonge dans un « dé-devenir », une « perte du chemin de la présence », une « défaillance des événements de la présence » etc. En fait il faut voir là une *forme* (anxiouse, phobique, obsessionnelle, dissociative, délirante...), qui parle d'une *aporie existentielle* (*vie invivable*), à comprendre comme telle : ce que permet effectivement « l'analyse existentielle » de Binswanger (critique ici de Binswanger avec Binswanger).

roi et sa détresse, au fond de tout trouble, et de tout art, de toute philosophie, de toute histoire... L'existence errante, à la dérive d'elle-même. L'existence désirante, qui ne peut se saisir de rien. L'étrangeté au cœur de l'intimité etc.

Les turbulences de l'existence interrogent l'existence. Sont immédiatement sa question. Sont la sensibilité même, suspendue à elle-même.

La phénoménologie, écrit François-David Sebbah, se porte à la limite d'elle-même, parce qu'elle n'est pas seulement une *description* et une *éidétique*, mais pose la question de la *phénoménalité* du phénomène. Ainsi chez Merleau-Ponty, Henry, Lévinas, Derrida...¹⁵. C'est à proprement parler la *question en retour* de Husserl.

Mais la plupart des philosophies se portent à *la limite*, et on peut penser que toute connaissance n'est possible qu'ainsi, y compris scientifique, y compris technique... Parce qu'il faut se situer au *seuil* du monde pour être dans l'interrogation et la compréhension. La question est alors non pas tant ce que je vois et comprends, ni comment je vois et comprends, mais : que je vois et comprends. D'une façon ou d'une autre, toute philosophie interroge ce site, proprement existentiel, spécifiquement humain, chaque fois à nouveaux « frais ». Ce qui suppose de suspendre son jugement devant la chose. Geste proprement cartésien et husserlien (mais aussi platonicien etc.), par où la vie s'offre à elle-même (à son sentiment et à sa pensée).

Le trouble limite est précisément là. Dans cette situation-là, de suspension de l'existence à elle-même, avant toute fixation dans des idées, des raisons, des dialectiques... Il est dans cette situation d'une existence tout à elle-même, dans le désarroi de sa dérive infinie. Là où précisément la question est la plus aiguë. Dans l'affectivité de l'existence. Sa vivacité nue. Sans défense, sans réponse même, purement livrée à elle-même,

15/ Maurice Merleau-Ponty inaugure, dit F.-D. Sebbah, une « phénoménologie à la limite », c'est-à-dire la pensée d'une conscience excédée par elle-même, et donc à la limite du descriptible. Chez Michel Henry, le phénomène est pensé comme épreuve de soi, qui est la vie-même, *s'auto-affectant* dans une immédiation qui précède toute intentionnalité et tout monde, et est toujours *submergée par elle-même*. Ainsi aussi tout phénomène se brise (toute identité, toute connaissance), dans la philosophie éthique d'Emmanuel Lévinas, au phénomène pur, la manifestation pure, du visage. La philosophie de Jacques Derrida est une philosophie de *l'écart*, de la *différance*, de la *trace* (*l'écriture* : *pas de parole vive*) etc. Dans les derniers écrits de Husserl, reprend Sebbah, la limite n'est pas une fermeture, une délimitation, mais un horizon, un principe d'ouverture. La naissance et la mort ne sont pas les limites finies de l'existence, mais son élan infini. Non pas le déterminé, mais l'indéterminé. La temporalité même. L'apparaître de la chose donc, qui elle-même n'apparaît pas (Eugen Fink). Non plus phénoménologie *noétique* alors, mais *hylétique* (*archi-impression* comme conscience à la source d'elle-même, comme la « subjectivité absolue »). Mais à partir de là, l'origine n'a plus la simplicité d'une présence de soi à soi, mais s'absente de soi. « Phénoménologie à l'impossible », « Phénoménologie négative » (Françoise Dastur). Voir F.-D. Sebbah, *L'épreuve de la limite*, Paris, PUF, 2001.

à sa surprise et à sa cruauté, cherchant quelque orientation, à défaut de trouver quelque abri.

D'une certaine façon, toute situation limite nous livre à cette interrogation vive : tout traumatisme, tout bouleversement, toute crise... la maladie, le vieillissement, la mort... l'amour... Elle nous précipite dans cette question qui ne cesse en fait de nous agiter toute la vie, dans l'inquiétude et l'angoisse, la tristesse et l'abattement, la joie et l'exaltation, la révolte et la colère...

Dans les troubles limites cette interrogation est sans échappatoire. La personne est dans ce désemparement. Elle évolue dans ce champ. Elle est toute dans cette question que nous sommes.

Il y a la violence de l'existence, qui nous livre à l'absence de toute essence, de toute identité sûre, de toute propriété (ce qui reste un des thèmes les plus fondamentaux de l'existentialisme), et la violence du définitif, de l'identitaire, du propre... de l'autorité, du « droit du plus fort », du passage à l'acte... Et cela c'est l'angoisse à la limite d'elle-même, l'angoisse des troubles limites, de se sentir livré à cette double violence, sans autre réponse que cette exposition même¹⁶.

« Le sens du sens est de se dérober (...) dans la nuit, dans l'angoisse aussi, et dans la solitude et l'horreur qui l'accompagne », et sens qui « se

16/ Derrida parle d'une violence de l'absence de toute identité et propriété (l'être comme *différance*, *trace de lui-même*, *langage*, *écriture*), archi-violence que redouble et ordonne la violence de l'interdit et de la morale, de la loi, et que dénude et ruine la violence de la guerre, de la terreur, du viol. Violence de la naissance, de l'ex-sistance, que marquent la société et ses règles, et que précipite la transgression. Voir *De la gramma-tologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 164-165. Dès qu'il y a de l'Un (de l'identité etc.), il y a de la violence, *Mal d'archive*. La pensée, le langage, l'écriture, est violence se préservant de la violence, folie se gardant de la folie : « le rapport entre la raison, la folie et la mort, est une économie, une structure de différence, dont il faut respecter l'irréductible originalité ». Le vouloir, le vouloir dire, « comme finitude et comme histoire, est aussi une passion première. Il garde en lui la trace d'une violence. Il s'écrit plutôt qu'il ne se dit, il s'économise » (J. Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 95-96). Exposition à l'autre, et donc à l'autrement qu'être, dit Lévinas, sensibilité, vulnérabilité, subjectivité, c'est-à-dire « rupture de l'identité », exposition à autrui comme « passivité plus passive que toute passivité », « plus passive que toute patience », « passivité inassimable du soi », soi comme « défaite de l'identité du moi », traumatisme (voir E. Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, La Hague, M. Nijhoff, 1974, p. 17-18, p. 140-156), et violence de la pensée et de l'identité, qui réduit l'autre au même, ou plutôt qui, devant l'impuissance à réduire l'autre à soi, cherche à l'anéantir, tout en étant fondamentalement désarmé. L'interlocution est exposition à autrui, avant tout mot, tout langage, toute vérité (voir E. Lévinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, La Hague, M. Nijhoff, 1971, rééd. « Le livre de poche », p. 21-23, p. 215-229). La violence, dit aussi Jean-Luc Nancy, c'est le propre, ou le propre comme attachement au propre, c'est-à-dire à l'*autos* (soi), sans *heteros* (autre). Car soi est toujours autre, n'est soi qu'en étant autre que soi. Pur rapport. Dès que surgit une vérité, c'est déjà du totalitarisme. Il y a dans tout discours (*logos*) de l'irréductible au discours (*alogos*). La pensée pense plus qu'elle ne pense (qu'elle ne peut penser), et est par là pensée. Telle est l'épreuve (*pathos*) (voir J.-L. Nancy, *La déclison*, Paris, Galilée, 2005, p. 16-22).

sent se dérober », qui « touche à son extrémité », sa limite, sa nudité. Exposition au rien de l'ex-istence, par où elle s'ouvre¹⁷. Les troubles limites sont la détresse même de l'existence, le sentiment même de sa dérive, au cœur des relations humaines.

Ou on considère alors que le trouble correspond à des étapes manquées de l'existence (ou-ét à des accidents traumatiques) : conditionnement stressant (comportementalisme), schèmes anxiogènes appris (cognitivisme), phase œdipienne dévoyée (psychanalyse), déséquilibre attachement-dé-tachement (éthologie) etc., ce qui est juste, mais aussi ramène l'existence à une normalité développementale, au risque d'être encore dans une sorte de violence, de « normopathie » des théories mêmes. Ou on considère que l'histoire personnelle et interpersonnelle est situation. S'ouvre alors la question de l'existence telle qu'elle s'engage et se joue entre les hommes : le trouble n'est pas maladie, mais parle, à même l'affectivité, à même son histoire et son actualité, de l'existence et de la société.

Les troubles limites parlent de la situation limite de l'existence sensible (existence parce que sensibilité), livrée à elle-même dans la relation à autrui. Nudité de l'existence, qui est l'existence. La psyché.

Fragments d'analyses

Propos d'analysants, livrés tels quels, et qui parlent d'eux-mêmes ; on suit les impressions, l'élaboration, les questions, telles qu'elles se donnent, sans chercher de sens latent derrière le sens manifeste, sans réduire les expressions à une structure, sans se fixer sur les symptômes et leurs mécanismes, mais en étant dans le mouvement d'une interprétation de la vie par elle-même, telle qu'éprouvée et telle que dite ; mouvement proprement analytique-existentiel qui retourne la sémiologie en phénoménologie, rend le trouble à son phénomène.

1. Il doit tout le temps se situer par rapport aux gens et aux choses, pour ne pas perdre son sentiment d'exister et son identité. Il a le sentiment d'être un étranger parmi les autres. De ne jamais être vraiment avec eux et accepté par eux. De n'être pas tout à fait du même monde. Il a l'impression de pouvoir s'évanouir à chaque instant, de ne plus exister, ou de deve-

17/ Voir J.-L. Nancy, *La pensée dérobée*, Paris, Galilée, 2001 : « L'ex-sistance est le sens, mais n'a pas de sens (...) » (p. 27-43, 85-113, 127-138). « (...) le monde n'a plus de sens, mais il est sens ». Insignifiance du monde, pulvérisation de ses significations, et archi-signification de l'être-au-monde. L'exigence de sens, et ses égarements, c'est l'existence en tant qu'elle n'a pas de sens, et est ainsi seulement sens, avec toute sa force d'insurrection. L'existence comme non-essence, c'est-à-dire imperfection, affection, exposition... (Voir J.-L. Nancy, *Le sens du monde*, op. cit., p. 10-20, 51-56). Infini d'un sens que nulle signification ne remplit, et qui se joue entièrement dans le renvoi des uns aux autres. Les premiers mots furent d'adresse et d'adoration (de relation à une présence inappropriable mais ouvrante), c'est-à-dire d'ouverture d'un monde, outrepassant toute désignation ou signification. Ouverture risquée, aventureuse, dangereuse, organisation sans dessein, mais tendue sur sa propre épreuve : « le monde repose sur rien, et c'est là le plus vif de son sens » (voir J.-L. Nancy, *L'adoration*, Paris, Galilée, 2010, p. 11-16, 25-27, 48).

nir fou. Il a l'impression que les choses et lui-même ne sont qu'imaginés, rêvés. Il faut qu'il se resitue en permanence pour s'ancrer dans la réalité : lui ici, cet arbre-là, la maison là-bas, etc. Il est sans cesse à tenter de se ressaisir dans un présent fuyant. Il a peur, s'il ne fait pas cela, de s'oublier lui-même, et de glisser irrémédiablement dans la folie. Angoisse de dépersonnalisation-déréalisation, qui prend une tournure compulsive. C'est-à-dire : angoisse même de l'existence, dans son égarement, son étrangeté, sa fragilité, son évanescence, qui se ressaisit désespérément en s'ancrant dans l'environnement, comme un alpiniste s'accroche à la paroi : « vertige de l'existence ».

2. Elle sent son corps toujours étrange, et en est embarrassée. Elle est dérangée par exemple par la sensation de sa langue dans sa bouche, ou elle à l'impression que ses yeux sont des organes bizarres, ou qu'elle a un corps immense et lourd... Elle ne peut penser à ses organes internes sans angoisse. Percevoir les battements de son cœur, quand elle se réveille la nuit ou le matin, l'effraie. Parfois elle a l'impression que sa vie est au ralenti, comme si ses mouvements étaient décomposés. Parfois qu'une énergie la traverse, comme de l'électricité, un bruissement qu'elle sent dans sa tête et jusqu'au bout de ses doigts. Elle est souvent gênée au milieu des autres par ses propres sensations. Elle ne comprend pas comment les gens peuvent être aussi naturels et libres. Elle s'isole. Mais l'isolement ne la délivre pas pour autant. Angoisse de dépersonnalisation, dissociation envahissante, dyscénesthésies, sans discordance à proprement parler. Mais : prévalence d'une sensibilité vive, démunie, désunie. Angoisse d'être corps. Impression vive, proprement humaine, d'une relation à soi qui est d'étrangeté de soi. Question affective (impressionnelle) de l'existence corporelle.

3. Il a des difficultés à considérer son père comme son père, parce qu'il n'en a rien à faire d'eux (son jeune frère et lui)... Sa mère voulait des enfants, son père n'en voulait pas ; c'est pourquoi il ne se sent pas tout à fait de ce monde : ils n'auraient pas dû être tout à fait là... Son père n'a jamais été violent avec lui, mais il lui faisait peur, surtout quand il avait bu. Car alors il devenait monstrueux. Il était alcoolique, et il s'en prenait sans cesse à sa mère pour lui prendre de l'argent pour boire... Il devait être pour sa mère un garçon bien, pas comme son père, et devenir un homme bien pour une femme. Il devait être bien en toutes circonstances, donc pas vraiment lui-même ; et s'il n'était pas bien, c'était la catastrophe ; l'échec était épouvantable ; il pleurait, et s'en cachait par honte. Il avait peur que sa mère soit en colère contre lui s'il n'était pas comme il faut, et qu'elle le rejette... Il a l'impression de ne pas avoir de personnalité. Il n'arrive pas devant l'autre à être indépendant. Il n'a aucune confiance en ce qu'il pense, sent ou fait. Il ne se trouve bien que quand il se sent au-dessus de tout soupçon et de tout reproche, sans défaut, parfait. S'il ne se sent pas apprécié, il disparaît. Il ne supporte pas les critiques ou les moqueries, et il est incapable de se défendre. Petit, il ne comprenait pas les rapports de force, de domination, de compétition. Il encaissait les râilleries et les atta-

ques sans comprendre... Il a toujours peur que ça se passe mal avec les autres. Il a peur de leur regard, comme s'il ne pouvait être que négatif. A ce moment-là, il n'a pas d'être, pas de présence. Il ne peut être lui-même, il ne sait se comporter de façon naturelle. « Je ne sais pas comment marcher. Donc je marche n'importe comment. Et surtout si quelqu'un marche derrière moi. Enfant j'avais peur de marcher de travers, et effectivement je marchais de travers ! Toute situation où je peux me tromper m'angoisse terriblement, et effectivement je me trompe ! Et ça me détruit ! » Sous le regard des autres, il se sent maladroit, emprunté, troublé. Le jugement des autres l'empêche de se concentrer sur ce qu'il fait. « Je ne suis pas moi. Je ne sais pas être moi. Si je sens que quelqu'un ne m'apprécie pas, ça me détruit, c'est comme si je me détestais moi-même. » Il se trouve trop sensible pour vivre, exposé à tout : à la déprime, à l'exaltation, à l'anxiété, à l'impulsivité... Il se sent d'humeur variable, floue. Parfois il a une grande confiance en lui, il sent une force en lui, il déplacerait des montagnes, mais à d'autres il se sent abattu... Il y a des moments où il se sent tellement inadapté à la vie, tellement écœuré par la réalité, qu'il se demande pourquoi il vit. Il voudrait ne plus être soi. La vie l'angoisse : l'animation d'une grande ville, le printemps, un événement nouveau. Il avait très peur enfant de ses émotions, d'être débordé par elles, d'en mourir... Il y a des choses qui tout d'un coup lui apparaissent insupportables, et il faut que ça s'arrête tout de suite : par exemple il a froid, et il ne peut plus le supporter ! Ou il est au travail, et c'est insupportable, il faudrait qu'il s'en aille tout de suite ! Côté insupportable de la condition humaine : vieillesse, mort, corps, laideur... Il a horreur des habitudes, mais même de vivre, de penser, de sentir, d'être toujours avec les mêmes gens, la même famille, les mêmes horaires, les mêmes saisons, les mêmes fêtes... Parfois il a l'impression qu'il ne vit pas, qu'il passe à côté de tout, à côté des autres et de lui-même, que la vie file à toute vitesse parce qu'il ne se met pas à faire les choses, qu'il n'aura pas eu le temps de les faire, et que demain, il sera mort... A certains moments, il se demande s'il est dans le rêve ou dans la réalité. Il a l'impression de vivre dans un monde d'illusions. Il vit les choses comme dans un espace virtuel. Il se détache de lui-même et se vit à la troisième personne, comme s'il était autre que lui-même... Il ne se sent pas tout à fait lui-même. Il ne comprend pas qui il est, ce qu'il est, pourquoi il vit, pourquoi son corps, pourquoi cette apparence dans le miroir... Etrangeté d'être là, d'être ce corps-là, cette apparence, dans telle situation, ici plutôt qu'ailleurs, dans ce monde-ci plutôt qu'un autre, parmi ces gens plutôt que d'autres... Ne pas être seul, avoir avec l'autre un lien intime, être suffisamment proche de l'autre pour ne pas se sentir séparé, être dans le ventre de sa mère dans une liaison sans distance, à l'abri du monde sauvage, barbare, cruel... Il ne comprenait pas pourquoi il n'était pas uni aux autres en un tout ; pourquoi il était seul, sans contact direct avec les autres ; pourquoi il éprouvait des choses que les autres ne pouvaient éprouver aussi. Un jour, il a trouvé une réponse : c'est parce que je suis moi ! (10 ans). Mais bientôt à nouveau, il a éprouvé l'angoisse de la solitude. Ce qui le gêne, c'est d'être quelqu'un

en particulier. Il y a des moments où il aimeraït être tout le monde ; il aimeraït être dans les différents centres du monde, ou tous les gens à la fois, l'univers dans son intégralité. Ainsi il ne serait plus rien du tout, tout le monde à la fois, et plus « soi »... Depuis son enfance il y a des questions qui le taraudent sur la vie, l'émergence de la vie sur terre, pourquoi cette forme de vie et pas une autre, pourquoi la vie, et pourquoi ces questions... L'intérêt de vivre, quel est-il ? Il ne trouve pas. Il a la sensation d'être trop conscient et d'être perdu. Il se sent en vie par défaut : parce qu'il est né. Il se sent parfois comme s'il se réveillait d'un coup et s'apercevait qu'il était vivant. Et il s'aperçoit qu'il s'aperçoit qu'il est vivant. Comment peut-on être dans le monde et regarder le monde ? Ce qui le plonge dans l'anxiété, c'est qu'il n'y a pas de savoir. « Il faudrait que je sache, mais rien ne suffit. Une question en appelle une autre, et c'est là qu'il y a angoisse. Rien ne donne jamais aucune certitude... ». L'histoire est ici celle d'une existence désorientée par le sentiment de ne pas avoir compté pour le père, et de devoir ne pas être comme lui pour la mère. La question de l'existence se pose à partir de cette forme, et, par là, dans sa valeur humaine universelle (chaque situation parle de l'événement de l'existence, nous renvoie sa question affective). L'existence, dans le rapport à elle-même qu'elle est, s'oriente sur elle-même, c'est-à-dire sur sa propre invention dans une histoire, ici désemparée et nue¹⁸.

4. Elle doute de son existence. Elle ne sait plus si elle est morte ou vivante. Elle a peur... Elle ne sait pas si elle vit réellement ou si c'est un rêve. Elle ne sait pas si c'est son interlocuteur qui parle, ou si c'est elle qui entend son interlocuteur. Peut-être faut-il qu'elle se tue pour savoir si c'est la vraie vie. Elle cherche une preuve qu'elle est bien vivante. Mais si elle se tue, alors qu'elle est réellement vivante, se tuera-t-elle vraiment ? Soit elle est morte, soit elle est folle... Il faut qu'elle se concentre pour retrouver la réalité. « Je ne sais pas ce que je suis. Ce que je fais ne me correspond pas. Je ne suis pas moi-même. Ma vie n'a pas d'importance. Je n'intègre pas ce que je suis, donc je délire »... Elle a l'impression parfois que ce qu'elle voit est dans son corps, et elle voit le monde de l'intérieur d'elle. Parfois elle a la sensation de sortir de son corps. Elle a soudainement des visions : elle voit son professeur comme un être monstrueux, ou bien les arbres en face de la classe de math. comme des monstres qui se battent, ou bien elle voit des ombres bouger et qui lui font très peur. Ça lui arrive parfois le soir quand elle fixe quelque chose. Elle voit aussi les objets qui se déforment. Elle a des impressions corporelles bizarres... Dans les relations amoureuses, elle n'est jamais sûre de ses sentiments. Elle n'arrête pas de douter. Elle aime que le garçon soit décidé, qu'il la choisisse, sans lui demander son avis. Ou elle est amoureuse tant qu'elle ne sait pas si

18/ Cf. pour une analyse plus détaillée de ce « fragment d'analyse » (mais qui m'apparaît ici parler suffisamment de lui-même), J.-M. Chavarot, « Analyse phénoménologique d'un trouble limite », dans G. Risbec (dir.), *Formes de la présence dans les expériences pathologiques*, Argenteuil, Le cercle herméneutique, 2008.

l'autre l'aime. Elle ne supporte pas qu'on lui dise qu'on l'aime, qu'elle est gentille etc. Ça la met en colère... Elle a vécu à 15 ans une relation avec un garçon un peu sadique. Et après elle a été dans le dégoût et le désespoir... Entre son père et elle, il n'y a aucun sentiment, tout passe par le matériel. On ne se rencontre pas. On est toujours dans le malentendu... Personne n'est aimé pour ce qu'il est... Elle a des souvenirs de disputes entre ses parents. Sa mère est partie, et elle l'a suivi, en disant que son père n'était pas gentil. Mais ça lui faisait peur. Elle voulait en fait qu'ils se remarient... Son père est dur, autoritaire, égoïste. Sa vie est une longue déprime... A la suite d'une dispute entre son frère et lui, elle lui a dit, calmement, ce qu'elle pensait, qu'il était responsable un peu de la situation, qu'il n'était pas assez proche d'eux. Elle a longtemps été influencée par lui, par sa personnalité qui a déteint sur elle. Peut-être est-ce pour ça qu'elle a été malade... Ni discordance, ni délire (contrairement à la crainte de la personne). Mais émotivité forte, sensibilité vive, angoisse de dépersonnalisation et de déréalisation, que la personne ramène à la relation manquée avec son père. De là une interrogation affective puissante et bouleversante sur la vie, les relations humaines, les relations amoureuses, qui trouve une voie dans leur expression dialogique (sa psychothérapie, la relation à son père, à sa mère, et aux autres).

5. « Ce qui me manquait enfant c'était la sensation d'être singulier... Je devais tout à mes parents, et ça m'ôtait toute autonomie... Je n'avais pas conscience de mes propres limites ». Flou des limites. Angoisse de l'abandon et de l'absence. Comme aussi peur des colères soudaines de son père, d'être emporté par elles, comme dans un trou noir. Il n'y avait aucun refuge par rapport à elles. Aucune réponse possible. Sauf la peur même ou la haine (mais elle-même destructrice)... Il se sentait par rapport à ses parents, ou seul ou dépendant. Et dans le tumulte des émotions, qu'il cherchait à réfréner. Dans les moments de séparation, il avait l'impression que tout s'effritait. Aujourd'hui il panique s'il ne retrouve pas ce lien, mais aussi s'il le retrouve (parce qu'il est trop étouffant). Il était dans la double nécessité d'être près d'eux et d'être ailleurs (ce qu'il revit dans ses relations amoureuses)... Éprouver le manque de ses parents, était pouvoir dire « je ». Il allait vers l'abandon. Il se réfugiait dans le rêve, et dans des rythmes, une répétition, une matrice. Relation amoureuse au cœur de soi, mais par où confrontation à la disparition de soi (par l'absence ou la présence), source de tous les plaisirs et de toutes les souffrances... Vide de l'absence et absorption de la présence ; le point de rencontre des deux est le sentiment d'exister. Mais il a la sensation de s'égarer entre les deux, au passage de l'intérieur et de l'extérieur... Peur de l'inconnu. Il s'y perd, y perd sa propre mesure. Il éprouve fortement aujourd'hui son incapacité à vivre les choses autrement que dans le rêve. Il vit parfois dans des états seconds, où il se sent un peu perdu, ailleurs, absent, inatteignable. C'est un état où il ne se passe rien. Où il se sent en suspens. Il a le désir d'en sortir cependant. Il a la sensation que tout se neutralise. Son estomac se noue, tandis que tout semble mort. Sur la route, visages déformés par

l'agonie et la mort. Impression de ralentissement des choses. Camions comme des corbillards. Son père est mort il y a quelques années, et c'est comme des réminiscences de sa fin qui reviennent le hanter. Sensibilité exquise aux choses, vive et intense. Sentiment d'un flottement de l'existence entre présence et absence, enveloppement et vide (et clairement pour lui il n'y a d'existence possible, tenable, qu'entre les deux, sur cette limite). Questions des relations familiales, humaines, amoureuses, de la situation affective de l'homme, de la vie et de la mort, de l'angoisse d'exister... Questions qui ont la forme d'une histoire relationnelle, qui surgissent de cette histoire même, qui sont histoire (plus que structure).

6. *Lui manquent les fondations de son existence, le sens de sa vie. Elle ne sait pas qui elle est. Elle ne se sent chez elle nulle part, même dans sa propre maison. Elle se sent très versatile, avec de multiples facettes. Elle a le sentiment de ne pas avoir d'identité, d'être dans un rôle, de n'avoir aucun acquis. Elle a le sentiment quelquefois d'être téléguidée dans ce qu'elle fait, comme si elle n'existait pas par elle-même... Parfois elle n'arrive plus à parler tellement elle se sent confuse, comme si elle perdait tous ses moyens et ne savait plus être... Elle est toujours gênée par le regard des autres. Elle a l'impression que les gens ont toujours un jugement négatif sur elle. Et quand elle s'enfonce là-dedans, elle ne peut plus rien faire de bon... Tout est pour elle source de culpabilité. Si quelqu'un lui paraît contrarié, irrité, distant, elle se sent responsable et coupable. Mais inversement quelqu'un de trop bienveillant et encourageant la déstabilise aussi... Son côté femme n'est pas développé. Elle ne sait même pas si elle est un homme ou une femme... Si personne n'est autour d'elle, elle est effondrée. Elle cherche avec l'autre la fusion, la perfection, l'amour sans faille. Elle ne vit qu'en fonction du regard des autres, ne fonctionne bien que si elle est soutenue, ne puise sa confiance qu'autour d'elle, et se conforme le plus possible à ce qu'on attend d'elle. « Mon perfectionnisme vient de là : atteindre l'inaccessible ! » Mais dès qu'elle arrive à quelque chose, elle aspire à autre chose. Elle vit et respire dans l'insatisfaction perpétuelle. Et puis elle a toujours le sentiment que ce qu'elle réussit ne vient pas d'elle, mais que c'est un hasard, un concours de circonstances... Parfois elle s'étonne d'avoir dit ceci ou cela, d'avoir eu de l'humour, d'avoir agi avec spontanéité ; et alors elle est mieux dans sa peau... Aspects phobiques, obsessionnels et compulsifs, dissociatifs... mais surtout limites (pour noter les éléments sémiologiques). Question surtout de l'existence et de la société, à la limite (floue, confuse, flottante, variable, sans évidence, sans assurance...).*

7. *Le trac, avant d'entrer en scène, est identique au trouble de la relation amoureuse : on tremble, on rougit, on pâlit, on chancelle, on bafouille, on est dans le désordre des sens et des idées... Dans cette situation (l'angoisse est situation), sur ce seuil, sur ce bord, sur cette limite, l'être est exposé, à l'existence comme à autrui.*